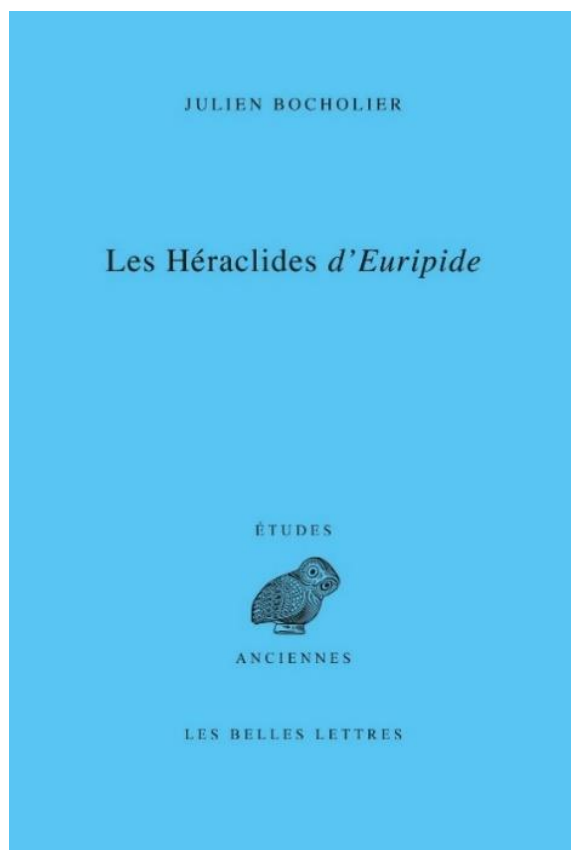


Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Hommages déposés lors de la séance du 14 février 2025

Jacques JOUANNA



Julien Bocholier, *Les Héraclides d'Euripide*, Études anciennes, Les Belles Lettres, Paris, 2024, 638 p.

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur Julien Bocholier, l'ouvrage intitulé *Les Héraclides d'Euripide*.

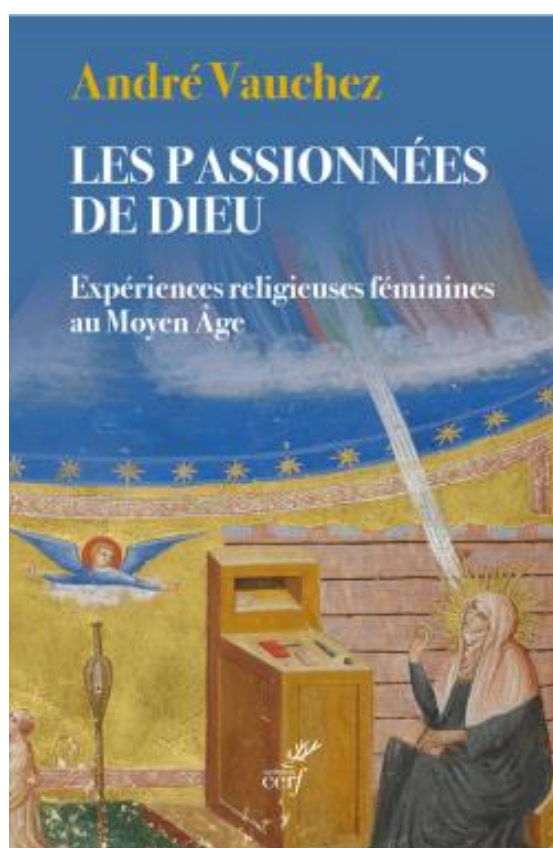
Julien Bocholier, ancien élève de l'école Normale Supérieure, agrégé des lettres classiques et docteur en études grecques de Sorbonne Université, disciple de Christine Mauduit, professeur de Grec à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, est actuellement maître de conférences de langue et littérature grecques à l'Université de Toulouse Jean-Jaurès. Il vient de publier en 2024 sa thèse soutenue en 2021 dans le cent soixante-troisième volume de la série grecque de la Collection « Études anciennes » publié aux Éditions Les Belles Lettres. Bien qu'il prenne sa place dans une collection thématique, il inaugure une série que les responsables des Belles Lettres ont

voulu inaugurer, celle de présenter une nouvelle édition critique avec introduction, texte, traduction française, avec appareil critique positif et un commentaire développé. C'est ainsi que cet ouvrage de 638 pages présente une nouvelle édition des *Héraclides* d'Euripide qui est la première en français depuis celle de Louis Méridier, parue en 1926 dans la Collection des Universités de France (Tome I d'Euripide, comprenant *Le Cyclope*, *Alceste*, *Médée*, les *Héraclides*). L'introduction, très clairement exposée, comprend neuf sections : 1 le mythe ; 2 la date du drame ; 3 l'intégrité du texte ; 4 la structure du drame ; 5 les personnages et le chœur ; 6 l'interprétation générale du drame ; 7 le spectacle comprenant la mise en scène et la distribution des personnages ; 8 la postérité du drame dans la littérature et dans les arts figurés ; 9 la tradition manuscrite comprenant la discussion sur la relation entre les deux manuscrits très proches du XIV^e siècle L (Laurentianus plut. 32.2) et P (Palatinus gr. 287), où s'affrontent deux thèses depuis la fin du XIX^e siècle : soit L et P sont des manuscrits jumeaux, soit P est un apographe de L.

Viennent ensuite la traduction et le texte disposés face à face, la traduction étant sur la page de gauche et le texte sur la page de droite. La traduction respecte la disposition des vers grecs, ce qui est une innovation heureuse par rapport à l'édition de Méridier dans la CUF. La page de grec comprend sous les vers grecs numérotés l'apparat critique qui note très précisément les leçons de L en faisant la distinction entre les leçons du copiste et celles des

trois révisions successives par le philologue byzantin Démétrius Triclinius (notées Tr¹, Tr², Tr³).

Le commentaire occupe la place la plus importante de l'ouvrage. Il fait 450 pages et procède vers par vers, tout en respectant la structure de la tragédie, l'alternance des parties parlées et des parties chantées et la division en scènes. De la sorte, en présentant une introduction synthétique à chaque étape de la structure, Julien Bocholier guide le lecteur dans la progression du drame, avant de le plonger dans le détail. Il est impossible de rendre compte de la richesse et de la variété d'un commentaire parfaitement informé des travaux antérieurs, qui aborde tous les aspects, depuis l'établissement du texte, la versification, la mise en scène, la psychologie des personnages et la portée politique et morale de cette tragédie de la supplication et du sacrifice volontaire, avec un stupéfiant talent de la clarté pour expliquer ce qu'il y a de plus complexe. Le tout est couronné du tableau des principales éditions de la pièce, au nombre de 27 depuis l'Aldine de Musurus en 1504 jusqu'à l'édition madrilène de E. Calderon Dorda en 2007, d'une bibliographie générale de 36 pages, la fin de l'ouvrage étant occupé par un index des mots grecs commentés et un index des sujets. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie mon dernier livre intitulé *Les Passionnées de Dieu. Expériences religieuses féminines au Moyen Âge*, Paris, Editions du Cerf, 2025, 294 p.

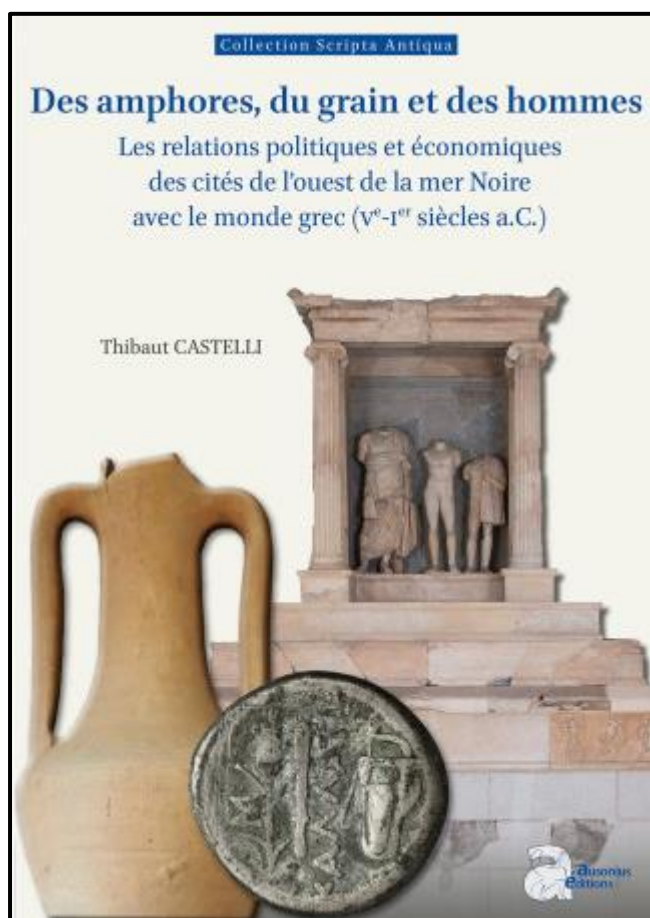
Tout le monde connaît, au moins de nom, les grandes personnalités masculines qui, au Moyen Âge, ont marqué leur temps et parfois jusqu'au nôtre : Bernard de Clairvaux, François d'Assise, Thomas d'Aquin, Maître Eckhart et bien d'autres encore. On sait moins en revanche que de nombreuses femmes ont également joué un rôle éminent dans ce domaine. Certes, depuis un demi-siècle, les historiens se sont efforcés de sortir de l'ombre certaines d'entre elles, comme Hildegarde de Bingen, Claire d'Assise ou Catherine de Sienne. Mais, à côté de ces figures de proue dont des recherches récentes auxquelles j'ai participé ont permis d'avoir une meilleure compréhension, le présent ouvrage met en évidence l'existence d'un nombre important de femmes, surtout des laïques, certes moins célèbres mais tout autant représentatives, qui ont

attiré l'attention de leurs contemporains et ont bénéficié d'une réputation de sainteté et parfois d'un culte. Il ne s'agit donc ici ni d'une histoire des femmes au Moyen Âge – il en existe d'excellentes –, ni d'une étude de la place de ces dernières dans les courants religieux de l'époque, déjà mise en évidence dans les années 1935-1955 par Herbert Grundmann dans son ouvrage pionnier sur les « *Religiöse Bewegungen im Mittelalter* », qui malheureusement n'a pas bénéficié d'une traduction française. Cet historien a eu en effet le mérite d'attirer l'attention sur le rôle important joué par les béguines et autres pénitentes laïques dans les transformations de la vie spirituelle au XIII^e siècle, et ses travaux ont suscité de nombreux débats autour de la « Question féminine » (*Frauenfrage*) aux derniers siècles du Moyen Âge. A partir des années 1970, un certain nombre d'historiens et surtout d'historiennes américaines ont cherché à interpréter les faits et les gestes de ces « femmes religieuses », dont beaucoup n'étaient pas des moniales, dans une perspective féministe. Mais, comme l'a relevé justement Jacques Dalarun, « le déterminisme du « Gender » a tendance à ne pas prendre au sérieux les paroles de ces femmes, puisque l'historien sait mieux qu'elles les raisons de leur comportement ». Aussi me suis-je efforcé dans ce livre de rendre compte aussi fidèlement que possible de leurs itinéraires individuels et de leurs aspirations personnelles, sans prétendre leur appliquer une grille de lecture uniforme.

En m'appuyant sur diverses études monographiques que j'ai consacrées au cours des trente dernières années à des figures féminines ayant vécu entre le XII^e et le XV^e siècle, j'ai essayé surtout de montrer comment se sont alors mises en place des modèles et concrétisé des attentes, qui ont permis à certaines d'entre elles de bénéficier d'une réputation de sainteté. Cette recherche se fonde sur l'importante production de textes hagiographiques qui furent alors consacrés à la vie des « saintes femmes » et à leurs miracles, mais aussi à une abondante documentation iconographique qui n'avait guère retenu l'attention jusqu'à une époque récente et dont j'ai donné quelques spécimens dans ce volume. A partir du XIII^e siècle, on dispose

d'œuvres dictées par des femmes à des clercs ou, plus rarement, écrites de leur propre main : Claire d'Assise, dont a conservé quelques lettres, est la première à avoir rédigé elle-même la règle de son ordre ,finale^{ment} approuvée par la papauté à la veille de sa mort en 1253 ; Marguerite Porète dont le *Miroir des simples âmes* , brûlé à Paris en 1311 en même temps que son autrice, nous est cependant parvenu dans sa version originelle ; Angèle de Foligno (+1309) avec son extraordinaire *Mémorial* et surtout Brigitte de Suède (+1373) à laquelle on doit huit livres de *Révélations* , rapidement traduits dans la plupart des langues de la chrétienté, et Catherine de Sienne dont on a conservé près de 380 lettres ,ainsi qu'un important traité spirituel en langue vulgaire intitulé *il Dialogo*. A travers ces écrits et ceux dont elles firent l'objet , le caractère pionnier de ces femmes apparaît avec une évidence accrue, en même temps que la diversité -croissante au fil des siècles – de leurs formes de vie et des expériences religieuses qu'elles eurent l'occasion de faire : combats contre le démon, miracles de guérison opérés par leur toucher, mais surtout -et de plus en plus à mesure qu'on avance dans le temps - visions de l'au-delà et des personnes divines, annonces prophétiques, action réformatrice au sein des ordres religieux et de l'Eglise entière. Certains de leurs contemporains les considéraient d'ailleurs comme des incarnations du Saint-Esprit, tandis qu'on voit apparaître des images où la Sainte Trinité est représentée sous la forme de trois femmes...Et ce n'est certes pas un hasard si, parmi les saints les plus vénérés à la fin du Moyen Age en dehors de la Vierge Marie, on trouve Catherine, qui passait pour avoir confondu les savants païens d'Alexandrie à l'occasion d'une controverse, et Marie Madeleine qui avait mérité par son amour du Christ d'obtenir le pardon de ses péchés et d'être le premier témoin de sa Résurrection, et qui , selon la légende, avait évangélisé la Provence avec sa sœur Marthe à la fin de son existence. »

Dominique MULLIEZ



Thibaut Castelli, *Des amphores, du grain et des hommes. Les relations politiques et économiques des cités de l'ouest de la mer Noire avec le monde grec (v^e-i^{er} siècles a.C.)*, Bordeaux, Ausonius Éditions (Scripta Antiqua 184), 2024, 583 pages.

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur Thibaut Castelli, l'ouvrage intitulé *Des amphores, du grain et des hommes. Les relations politiques et économiques des cités de l'ouest de la mer Noire avec le monde grec (v^e-i^{er} siècles a.C.)*, Bordeaux, Ausonius Éditions (Scripta Antiqua 184), 2024, 583 pages. – Il est issu d'une thèse de doctorat qui était codirigée par Christel Müller et le regretté Alexandru Avram et qui a reçu, en 2019, le Prix de thèse décerné par la Fondation du Comité des travaux historiques et scientifiques.

En ouvrant sa monographie sur une photographie du luxueux monument funéraire des Istriens Nikeratos fils de Polyidos et son fils Polyxenos, mis au jour entre Athènes et le Pirée, Th. Castelli illustre son projet : « analys[er] les relations économiques des cités de l'ouest de la mer Noire avec le reste du monde grec » (p. 11). L'analyse, menée au niveau régional, interrégional et international au cours des périodes classique et hellénistique, s'organise en six chapitres.

Le premier chapitre consiste en une présentation des cités qui ponctuaient la rive occidentale de la mer Noire et de leur progressive extension à la fois le long du littoral et à l'intérieur des terres. L'ensemble est organisé en trois groupes régionaux : les cités de l'estuaire du Tyras [act. Dniestr] (Nikônion et Tyras), les cités de Dobroudja (d'Orgamé à Odessos) et les cités de la baie de Bourgas (de Mésambria à Apollonia du Pont). À l'intérieur de ces trois groupes, chaque cité fait l'objet d'une notice développée qui décrit son territoire, ses vestiges et son histoire.

Le deuxième chapitre s'intéresse aux relations que ces cités entretenaient entre elles, en particulier à la guerre qui, au milieu du iii^e s. av. n.è., aurait opposé Callatis et Istros à Byzance pour le contrôle de Tomis ou à la lutte entre Mésambria et Apollonia durant la première moitié du ii^e s. Mais il y est surtout question des relations entretenues avec les puissances régionales voisines, les Perses à l'Ouest, les Scythes au Nord, les Odryses au Sud, comme avec des États beaucoup plus lointains, mais qui souhaitaient défendre leurs intérêts dans la région, Athènes au premier rang, qui s'intéressa à la Propontide dès la fin du vi^e s. av. n.è., puis la Macédoine, les Séleucides et les Lagides et, enfin, Rome.

Le troisième chapitre expose « la structuration des échanges ». Il concerne en premier lieu les acteurs : d'une part, les cités elles-mêmes qui agissaient en véritables agents économiques en octroyant des privilèges individuels ou collectifs, en exerçant un contrôle sur l'accès à leur

territoire par la voie maritime, et en assurant l'approvisionnement en blé par le biais de la *sitônia* ; d'autre part, les particuliers dont les mentions dans les sources écrites – considérées avec toute la prudence nécessaire – permettent de dessiner les réseaux de mobilité, que ce soit entre les cités, dans l'ensemble de la mer Noire ou dans le bassin égéen.

La « structuration des échanges » passe également par les voies de circulation maritimes, fluviales et terrestres, que Th. Castelli examine avec le souci constant de la configuration des territoires et des données climatiques. L'analyse des installations portuaires et des zones de mouillage, pour lesquelles on dispose à la fois de descriptions laissées par les historiens et les géographes antiques, de sources archéologiques (aménagements portuaires et ancres) et d'analyses géophysiques, aboutit à l'établissement d'une sorte de hiérarchie entre les ports, ceux d'Istros et d'Apollonia constituant des « étapes du grand commerce international » (p. 170), celui de Mésambria ayant une vocation davantage régionale, d'autres encore comme celui d'Aphrodisias n'ayant qu'un rayonnement local. Aux différents types de navires qui circulaient, l'âpreté des hivers, la rareté des îles et la rudesse des populations rendaient en tout cas les conditions de navigation plus difficiles que celles rencontrées dans le bassin égéen. L'Istros [act. Danube] et le Tyras étaient seuls accessibles aux navires maritimes sur plusieurs kilomètres depuis leur embouchure ; soumis aux aléas climatiques ou en raison même de leur cours, les autres fleuves côtiers étaient sensiblement moins importants, mais, associés aux voies terrestres, ils permettaient la circulation des produits à l'intérieur des terres.

Les échanges, enfin, se mesurent à la circulation de la monnaie. L'auteur aborde avec toute la prudence nécessaire la question de l'adoption d'un étalon commun pour les pièces d'or et d'argent, mais aussi du reste pour les poids et mesures. Dans les faits, tout se passe comme s'« il exist[ait], à partir de la fin du v^e siècle, un alignement progressif des monnaies des différentes cités pontiques, mais aussi de la Propontide » (p. 197), ce mouvement trouvant son achèvement à la fin du iv^e s. pour les cités du Pont Ouest. Mais l'arrivée des monnaies au type d'Alexandre, puis de Lysimaque mit un terme à ces rapprochements : désormais, « les cités du Pont Gauche frappent des monnaies d'or et d'argent avec l'étalon attique comme une bonne partie des États du monde égéen et micrasiatique, s'inscrivant ainsi dans la circulation monétaire à l'échelle du monde hellénistique » (p. 198). Quant à la circulation monétaire proprement dite, monnaies de bronze ou monnaies d'or et d'argent, elle permet de définir sur le temps long les aires d'influence régionale de telle ou telle cité, mais aussi leur insertion dans des échanges avec les puissances extérieures à la mer Noire, Athènes d'abord, puis la Macédoine et Rome.

Les *quatrième et cinquième chapitres* s'intéressent aux produits échangés ; en l'absence de sources écrites, ils font une large place à l'analyse du matériel céramique, aux vases et aux tuiles, mais surtout aux amphores et à leur timbrage. *Si l'on s'en tient au commerce entre les cités pontiques, les exportations sont attestées par une production d'amphores – au demeurant peu abondante et surtout identifiée à Istros, Mésambria et Odessos – qui étaient destinées au commerce du vin, tandis que la production céramique, dont trois grands centres ont été reconnus (Tyras, Istros et Apollonia), faisait l'objet d'échanges sur de courtes distances le long de la côte ; c'est à l'échelon régional également que circulaient les tuiles, principalement au départ de Mésambria. Quant aux importations, leur évaluation repose essentiellement sur le matériel amphorique en provenance d'Héraclée du Pont pour du vin, de Sinope pour de l'huile et probablement du poisson, ainsi que de Chersonèse taurique.*

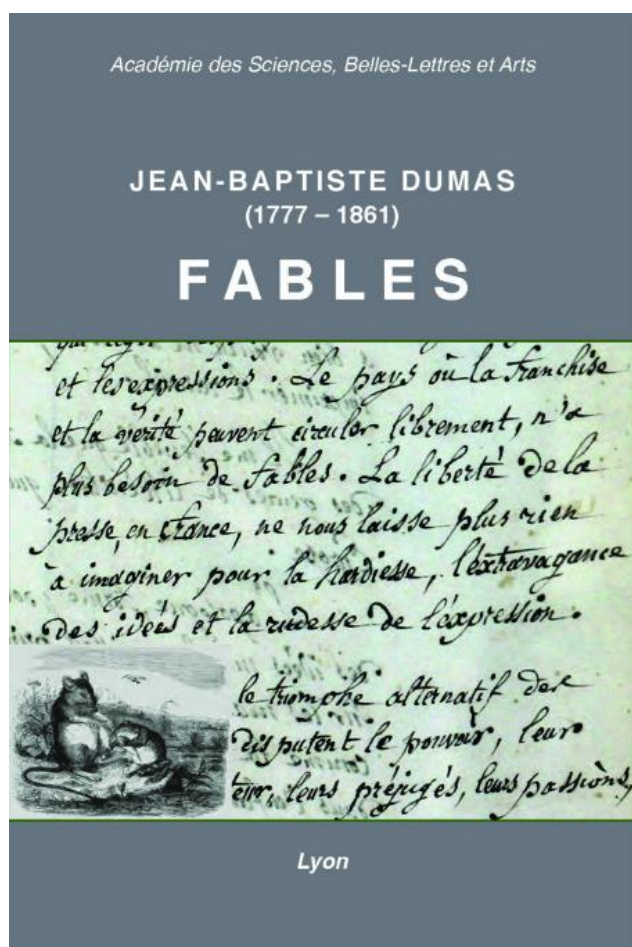
Avec les grands centres du bassin égéen, les échanges portaient sur une plus grande variété de produits : on importait du vin et de l'huile, des objets de luxe (bijoux et parfums), mais aussi du marbre et du papyrus, et l'on exportait en retour des céréales, du poisson et des esclaves. Si les timbres amphoriques permettent d'évaluer l'importance des importations de vin et d'huile en provenance des grands centres de production (Thasos, Chios, Rhodes, Cnide, Cos, etc.), l'exportation de blé depuis le Pont Gauche est plus difficile à évaluer, car tous les

terroirs ne disposaient pas d'un surplus de production susceptible d'être exporté. Les eaux poissonneuses de l'Istros et du Tyras ont pu donner lieu à une exportation de poissons depuis Tyras, et probablement aussi Istros et Apollonia. Quant aux esclaves, si leur exportation depuis le Pont Nord ou la Thrace est bien établie, il n'en va pas de même pour le Pont Gauche, même si les cités d'Olbia, Tyras ou Istros ont pu servir d'intermédiaires pour le commerce des esclaves issus de l'arrière-pays.

Le *sixième et dernier chapitre*, en forme de bilan, retrace un panorama nuancé des échanges économiques du Pont Gauche et de ses évolutions. Le v^e s. est marqué par l'intérêt croissant d'Athènes pour la région pontique et ses ressources en blé : il trouve son expression la plus aboutie dans l'intégration de la région dans la ligue maritime de Délos ; au niveau régional, c'est Istros et Apollonia qui occupent un rôle de premier plan à l'époque classique. L'effacement d'Athènes au iii^e s. profite notamment à Rhodes, tandis qu'à l'échelon régional, Istros perd de son influence, au profit de Callatis, Mésambria et Tomis, qui deviennent à leur tour les principaux centres de redistribution. Enfin, à partir du milieu du ii^e s., on assiste à « l'entrée progressive de la partie orientale de la péninsule balkanique dans le monde romain » (p. 374) ; faute de données suffisantes, il devient en revanche difficile de discerner les pôles dominants à l'ouest de la mer Noire. – C'est un des acquis de ce travail que d'avoir ainsi dégagé « les hiérarchies changeantes » du Pont Gauche et aussi d'avoir montré que sa période de déclin ne se situe pas, comme on le voyait jusque-là, dans le courant iii^e s., mais au cours du i^{er} s. : il est, en fait, consécutif à l'influence croissante de Rome dans la région.

Le volume est accompagné d'une bibliographie qui occupe près de cent pages (p. 383-479) : son exceptionnelle richesse s'explique par l'accès du candidat non seulement aux langues de l'Europe occidentale (français, anglais, allemand, italien), mais aussi aux langues propres aux régions étudiées (roumain, bulgare, ukrainien et russe) ; se trouve ainsi exploitée toute une littérature scientifique, ce dont peu de chercheurs peuvent se prévaloir. Il comprend aussi un certain nombre d'annexes : un dossier épigraphique (p. 479-510), qui réédite vingt-et-une inscriptions avec traduction de l'auteur, un catalogue des 90 étrangers attestés sur le littoral occidental de la mer Noire et des 145 habitants de ce littoral attestés à l'étranger (p. 511-523), ainsi qu'un ensemble de vingt-trois tableaux compilant et cataloguant la masse des données disponibles sur la diffusion des amphores dans les cités du Pont Gauche (p. 524-541). Un index des sources mises en œuvre, des noms géographiques, des anthroponymes et des théonymes et des anthroponymes figurant sur les timbres amphoriques clôt l'ouvrage. Il n'y manque qu'une table des quarante-cinq figures, pour l'essentiel des cartes très lisibles (fig. 2 à 10, 17 à 25, 44 et 45), des monnaies (fig. 11 à 16, 26 à 30, 43) et des timbres amphoriques (fig. 31 à 35 et 37 à 42).

Si la thématique de cet ouvrage relève d'une problématique classique en histoire économique, elle se distingue par la région traitée, qui abandonne l'épicentre du monde grec pour traiter de ses confins et, en outre, pour s'intéresser à une région qui, de Nikônion au nord à Apollonia du Pont au sud, n'avait pas bénéficié du même intérêt que le Pont Nord pour des raisons géopolitiques. Elle se distingue également par la méthode : à une analyse du fonctionnement en réseaux, directement inspirée des travaux d'Irad Malkin et particulièrement adaptée à la discontinuité territoriale des cités concernées, elle associe une approche quantitativiste, déjà souvent à l'œuvre pour les timbres amphoriques, mais également requise pour les autres sources disponibles, en particulier les monnaies. La richesse et la diversité de la documentation mise en œuvre et maîtrisée caractérisent cette synthèse appelée à devenir une référence : nourrie d'une parfaite connaissance des données locales, elle redonne au Pont Gauche toute sa place dans le circuit des échanges. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie l'ouvrage suivant :
Jean-Baptiste DUMAS (1777-1861)

Fables

Académie des Sciences, Belles –Lettres et Arts de Lyon, Éditions de l'Académie, Lyon 2024, 265 pages, Indices, nombreuses illustrations dont celles de Grandville pour les *Fables* de La Fontaine, 1838.

L'Académie des Sciences, Belles – Lettres et Arts de Lyon poursuit le projet de mise en valeur de son fonds en publiant le manuscrit n°108 conservé dans ses archives. Déposé par Jean-Baptiste Dumas en 1851, ce dossier rassemble cent-soixante-seize fables composées dans les premières décennies du XIXe siècle par ce notable et académicien lyonnais.

Comme il l'annonce dans son *Avis*, Dumas n'avait pas souhaité imprimer ces fables, mais les éditeurs¹ ont jugé à juste titre qu'il s'agissait d'un témoignage précieux, reflet des opinions d'une société industrielle et intellectuelle de Lyon « au service de la

ville »² durant une période tumultueuse de notre histoire.

L'introduction rappelle les grands traits de la vie de Jean-Baptiste Dumas, en s'appuyant sur la notice très fournie rédigée par Michel Le Guern dans le *Dictionnaire Historique des Académiciens de Lyon* (Saint-Pierre, 2017). Né au siècle des Lumières, Dumas fut témoin des atrocités de la Convention à Lyon, exerça diverses fonctions d'édile sous l'Empire et la Restauration, vit la Monarchie de Juillet et termina sa vie sous le Second Empire. Entré à l'ASBLA dès 1800 à l'âge de 23 ans, il s'activa durant quarante-cinq ans au sein de cette compagnie, dont il rédigea une *Histoire*³ en deux volumes, très sérieux travail qui reste indépassé aujourd'hui. Secrétaire perpétuel, il rédigeait ponctuellement les procès-verbaux de séances en incluant souvent d'utiles résumés, composa de nombreux rapports, certains « engagés », tel celui sur l'organisation de l'Ecole de la Martinière ou la supplique au roi en 1827 sur la liberté d'expression. Il présenta quantité de mémoires et de poésies et les registres des séances à partir de 1807 font mention de lectures de fables de sa composition.

¹ René-Pierre COLIN, Pierre CREPEL, Nathalie FOURNIER, Denis REYNAUD, Laurent THIROUIN et Marguerite YON-CALVET, éditeurs, signent ensemble une belle introduction (p. 7-38).

² BARALE, Georges, FAIVRE D'ARCIER, Louis, Denis REYNAUD, dir., 2021 : *Au service de la ville. L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon 1700-2020*, Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon et Archives municipales de Lyon, Lyon. (Hommage CRAIBL séance du 14 avril 2023, p. 524-527).

³ DUMAS, Jean-Baptiste, 1839 : *Histoire de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon*, éd. Giberton et Brun, Libraires de l'Académie de Lyon, 2 vol., Lyon.

Le présent recueil comprend quelques fables qui ont été lues à l'Académie, d'autres qui furent publiées dans des feuilles périodiques lyonnaises, et environ cent cinquante inédites que Dumas avait conservées.

L'Académie de Lyon pratiquait le genre de la fable dès ses origines en 1700, et l'un de ses fondateurs, Louis de Puget, connaissait personnellement La Fontaine. Dumas lui-même contribuait à cette façon « *d'instruire en amusant* » en réunissant en 1820-21 dans son *Fablier des Dames ou choix de Fables en Vers pour les filles, les épouses et les mères*⁴ plus de cent trente fables d'auteurs variés, La Fontaine et Florian surtout, et cinq de sa composition.

Dans l'*Avis* de ce nouveau recueil, Dumas précise sa pensée : la « *fable* » permettait sous des régimes despotiques (entendez la monarchie de l'Ancien Régime et la Terreur), de faire entendre la voix « *de la franchise et de la vérité* ». Si désormais, (sous la Monarchie de Juillet), l'on peut s'exprimer librement, le triomphe « *de la nudité grossière des pamphlets et des journaux* » rend la fable plus nécessaire que jamais et notamment la fable politique, pour faire entendre la « *vérité* » sans renoncer à la « *grâce* », combattre le fanatisme des partis et la violence des débats. Dumas prône les vertus de travail, de la tempérance et de la civilité, les valeurs traditionnelles de la famille. Il destine ses fables à un public intime et académique, plaidant « *l'indulgence de la famille et de l'amitié* ». Les quelques dédicaces et envois sont révélatrices de ce milieu amical et lettré : la fable 42 (*Histoire du chapeau*), par exemple, qui évoque « la philosophie » qu'on retape sans fin comme un vieux chapeau, est dédiée au beau-frère de Lamartine, François de Montherot, académicien lyonnais lui aussi, grand voyageur et amateur d'art.

Dumas « *pense que la clarté, première loi du style, amène presque toujours avec elle la grâce et l'élégance* ». Les pages consacrées ici à son style (p. 26-33), à ses images évoquant l'Antiquité, l'analyse rigoureuse de sa métrique et sa versification, éclairent l'agrément que donne la lecture de ces fables.

La source principale de Dumas est bien évidemment La Fontaine, le « *maître inimitable* », à qui il emprunte notamment les couples de protagonistes mettant en scène le fort et le faible. Le choix que Dumas fait des épigraphes et des citations, plus de deux cents, est révélateur de sa vaste culture et de ses goûts. Les éditeurs ont eu à cœur d'en identifier les auteurs, souvent omis, ou cités « par cœur », non sans quelques erreurs⁵. Aristophane, Aristote ou Pythagore sont cités en français, Dumas ne sachant probablement pas le grec, mais, bon latiniste, il cite Horace (quarante fois), Virgile, Ovide et Cicéron et de nombreux autres auteurs latins. Il savait sans doute l'italien (Torquato Tasso) et l'anglais (Edward Moore, Lawrence Sterne). Le Nouveau Testament est donné en français. Dans la grande tradition française, outre ses maîtres La Fontaine, La Bruyère, Molière et Boileau, il faut aussi compter la place révélatrice des *Essais* de Montaigne : face au constat pragmatique de La Fontaine que « *la raison du plus fort est toujours la meilleure* », Dumas nuance avec le stoïcisme et la modération de l'homme de bien qui a subi les tribulations de l'Histoire et de la Révolution.

Fruit d'un rigoureux et impeccable travail d'édition, ce recueil de Fables subtilement mis en page et agrémenté d'une illustration raffinée, sort d'un injuste oubli un homme d'esprit, un philosophe plaisant et un poète que l'on aura plaisir à découvrir.

⁴DUMAS, Jean-Baptiste, 1820 -1821 : *Fablier des Dames ou choix de Fables en Vers pour les filles, les épouses et les mères, précédé d'un Avant-propos et suivi de remarques sur La Fontaine*, impr ; Didot, Paris et J. Targe, libraire, Lyon, 1821. (<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6155833h>)

⁵Voir l'*Index des auteurs* classés par langues. Chaque fable apparaît dans un encadré qui distingue clairement les notes des éditeurs de celles de l'auteur.